

## Laval théologique et philosophique



MOSTEFAÏ, Ourida, dir., *Lectures de «La Nouvelle Héloïse»*

Élaine Larochelle

Volume 50, numéro 3, octobre 1994

Problèmes d'éthique contemporaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/400879ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/400879ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larochelle, É. (1994). Compte rendu de [MOSTEFAÏ, Ourida, dir., *Lectures de «La Nouvelle Héloïse»*]. *Laval théologique et philosophique*, 50(3), 657–660.  
<https://doi.org/10.7202/400879ar>

## □ comptes rendus

**Lectures de *La Nouvelle Héloïse***, publié sous la direction d'Ourida MOSTEFAY. Coll. « Pensée libre ». Ottawa, 1993, 253 pages.

La dernière parution de la collection « Pensée libre », publiée par l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, nous offre à lire les actes du Colloque sur *La Nouvelle Héloïse*, tenu à Boston au cours de l'été 1991. Le volume contient un long article introductif, plus dix-huit autres articles d'une longueur moyenne de dix pages, regroupés sous quatre différents titres. Comme c'est le cas pour tout ouvrage collectif, les divers articles présentent un intérêt très inégal, d'autant plus qu'ils ont été écrits par des spécialistes de disciplines variées, notamment philosophie et littérature.

L'introduction de Raymond Trousson, qui constitue l'article de loin le plus long du recueil, est présentée sous le titre « *La Nouvelle Héloïse* devant la critique et l'histoire littéraires au XIX<sup>e</sup> siècle ». Trousson commence par rappeler l'immense succès qu'a connu *La Nouvelle Héloïse* en 1761, pour poursuivre en affirmant que l'oeuvre n'a néanmoins jamais fait l'unanimité, pas même au moment de sa parution, invoquant à l'appui de cette assertion des personnalités comme Voltaire, Borde, La Harpe, qui ont tôt fait de critiquer le roman de Rousseau. En suggérant que « l'indice le plus précieux de la survie d'une oeuvre est fourni par le nombre de celles qu'elle continue à nourrir et à influencer » (p. 12), Trousson nous invite à examiner l'accueil que les « grands créateurs de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle ont réservé à *La Nouvelle Héloïse* » (p. 13). Aussi, après avoir résumé les positions de jeunesse et de maturité des Chateaubriand, Senancour, Stendhal, Lamartine, Delacroix, Michelet, Hugo, Balzac, Sand et Nerval, il conclut : « Sauf chez Hugo, depuis toujours réfractaire, l'engouement pour *La Nouvelle Héloïse* est un embrasement de jeunesse, une flamme d'adolescence bientôt soufflée par la maturité. L'oeuvre agit longtemps, mais contestée et transformée et, il serait aisé de le montrer, seule survit vraiment la première partie, celle qui passe pour une apologie de la passion, non — sauf chez le réactionnaire auteur de la

*Comédie humaine* — la seconde et son hypostase du couple, de la famille et de la vertu » (p. 14).

Trousson s'intéresse ensuite à la réception populaire du roman au fil des décennies et jusqu'en 1929. Il suit « l'éloignement progressif dans le temps qui l'entraîne peu à peu dans le processus de codification de la culture » (p. 14). C'est la considération de différents manuels de littérature française qui permet à l'auteur de mettre en lumière la défiguration que l'on a fait subir à l'oeuvre et aux idées de Rousseau après la Restauration. À cette époque, quand *La Nouvelle Héloïse* n'était pas ignorée ou reléguée dédaigneusement au rang d'oeuvre de seconde classe, elle souffrait de l'hostilité dirigée contre le penseur politique et religieux.

Il est étonnant de constater que les critiques et les railleries qui sont adressées à Rousseau viennent tout autant de la gauche que de la droite, et qu'en ce qui a trait à *La Nouvelle Héloïse*, on s'attaque aussi bien au fond du message qu'à la forme et au style du roman ; c'est comme si rien d'estimable ne pouvait venir de Rousseau. Il faudra attendre jusqu'à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle pour assister à la naissance puis à l'accélération d'un mouvement de « récupération progressive de Rousseau comme grand écrivain national qui, contre les résistances de la droite, a sa place dans le patrimoine » (p. 25). Mais même alors, les appréciations de *La Nouvelle Héloïse* dans les précis d'histoire de la littérature française demeurent brèves et banales, quand elles ne sont pas franchement hostiles. La recherche de Trousson montre que la mécompréhension et les lectures superficielles ont dominé jusqu'à récemment, et c'est après avoir cité les plus mordants sarcasmes adressés à Rousseau et à sa *Julie* qu'il termine : « Restons en là, sans trop savoir que conclure, sinon que *La Nouvelle Héloïse* a traversé un interminable purgatoire. Au-delà du romantisme, une certaine emphase sentimentale, le vocabulaire même de l'amour et la forme épistolaire sont passés de mode, mais il demeure singulier que le roman se soit attiré tant d'hostilité et tant de sarcasmes. Bien des attaques assurément sont le fait d'adversaires politiques acharnés à dénigrer tout ce qui sort de la plume de Rousseau et à dénoncer, sur

tous les plans, sa néfaste influence. Reste que, en un siècle et demi, manuels et histoires de la littérature, quand ils le citent, s'en tiennent à quelques lignes où jamais l'œuvre n'est perçue dans sa richesse idéologique, psychologique et affective » (p. 35).

L'article de Trousson constitue une introduction pertinente aux essais qui lui succèdent. Rousseau étant désormais consacré brillant penseur et grand écrivain, on s'imagine mal qu'il ait pu être aussi grossièrement mésinterprété et outrageusement vilipendé, mais il reste que ses textes sont l'objet d'interprétations diamétralement opposées, qu'il n'est pas à l'abri de lectures superficielles et qu'on se laisse encore trop rarement *toucher* par ce qu'il écrit.

La seconde partie du recueil est composée de cinq textes regroupés sous le titre « Un texte politique / Rousseau's Politics ». C'est le rassemblement d'articles le plus homogène, et il présente un véritable débat concernant le statut de la position politique de Rousseau, que l'on tente de préciser ou de justifier à la lumière des considérations politiques contenues dans *La Nouvelle Héloïse*. Ce qui ressort de l'ensemble des textes est l'ambiguïté de la position rousseauiste, qui permet à la gauche comme à la droite de revendiquer, pour soutenir ses positions politiques, l'appui des écrits du Citoyen de Genève. Rousseau est-il révolutionnaire, conservateur, réactionnaire ou modérateur ? Est-il un anarchiste ou un précurseur du totalitarisme ? À lire les articles, il semble que les textes de l'auteur du *Contrat social* se prêtent à toutes les interprétations.

La plupart des commentateurs évoquent le régime quasi totalitaire imposé aux serviteurs de Clarens par le bienveillant couple Wolmar, afin de nuancer sinon détruire l'image d'un Rousseau égalitaire et démocrate. Pour Braun et Villaverde, il est clair que Rousseau est un conservateur strict, qui prône une structure sociale très hiérarchisée, où chacun a une place bien déterminée et doit la tenir, où le bonheur individuel est sacrifié au bonheur collectif, où l'exploitation est présente et approuvée, où la surveillance est constante. Pour eux, Rousseau est un antidémocrate qui n'a nulle confiance en la perspicacité et le jugement du peuple, pour lequel il exprime parfois ouvertement son mépris. En fait, Rousseau se révélerait fondamentalement platonicien, c'est-à-dire qu'il revendique une égalité « pour les égaux seulement ». Ce serait donc à tort qu'on en aurait fait un révolutionnaire et un défenseur des droits de l'homme.

Allant à l'encontre de cette position, Edna Hindie Lemay rappelle, dans son article « To revolt or to

conform: the dilemma confronting Julie d'Etange and the abolition of Nobility in June 1790 », les passages audacieux de *La Nouvelle Héloïse* qui polémiquent contre les privilèges de la noblesse héréditaire, et elle conclut en affirmant : « The great enthusiasm and optimism of the revolution owed much to the romantic faith in nature which Rousseau tried so hard to convey to his readers in such a refreshing manner » (p. 92). Mais il reste que, dans l'ensemble, les textes faisant de Rousseau un conservateur sont plus convaincants, notamment parce qu'ils nous semblent plus fidèles à ce qui se dégage de la totalité de l'œuvre rousseauiste.

L'article de Jean Roussel, « *La Nouvelle Héloïse* et la politique : de l'écart à l'emblème », est le plus mitigé de cette section et nous semble le plus judicieux. Sans chercher à établir l'appartenance de Rousseau à l'une des positions extrêmes, il met plutôt l'accent sur la préoccupation rousseauiste fondamentale selon lui, qui vise à atténuer les inégalités sociales, à les répartir selon le mérite personnel et, en tout cas, à assurer à chacun son lot de liberté et de respect, ses droits fondamentaux. Sans proposer d'interprétation dogmatique, l'article de Roussel nous incite à penser que Rousseau ne nous présente, avec sa *Nouvelle Héloïse*, ni une pure fiction n'ayant (ou ne devant avoir) aucun rapport avec sa pensée politique, ni la solution politique arrêtée qui serait la sienne, mais nous invite à une méditation, nous ouvre une voie pour la réflexion : « D'emblée, ce roman d'amour puissamment lyrique, entraîne avec lui toute une méditation sur la vie des hommes en société. Une correspondance essentielle s'esquisse entre la vie de la famille et celle de l'État, entre la maison et la Cité » (p. 69).

La troisième partie du livre s'annonce sous le thème « Roman ou traité d'éducation / Education or Ethics », mais présente en réalité assez peu d'unité, certains articles s'inscrivant plutôt dans la lignée du premier regroupement, les autres n'apportant pas, mis ensemble, les éléments d'une discussion. Étrangement, les textes qui ont le plus suscité notre intérêt sont ceux qui traitent de l'aspect politique de *La Nouvelle Héloïse*, soit l'article de Jim Mac Adam « Reading Julie amour-propre-ly » et celui de Philip Knee « Wolmar comme médiateur politique ».

Le premier cherche à établir qu'une société où l'on réussit à éviter le développement de l'amour-propre, source principale d'aliénation pour l'individu selon l'auteur des deux *Discours*, n'est pas nécessairement une société bonne, où l'on vit bien. Le commentateur commence par montrer que Clarens

est un lieu où l'on est parvenu à réprimer le développement de l'amour-propre, à faire que l'individu voit son bonheur dans celui de ses maîtres, pour poursuivre en affirmant que la structure de cette société est néanmoins condamnable, puisqu'on y traite la majorité de ses membres en enfants, niant de ce fait la liberté morale de l'individu, en supposant d'emblée la masse incapable de juger et de décider pour elle-même. Selon Mac Adam, le patriarcat des Wolmar est absolument incompatible avec les assertions du *Contrat social*, et Rousseau n'aurait jamais dû décrire une pareille société, ne l'eût-il fait que pour le besoin du roman.

Le second article ayant retenu notre attention présente une analyse intéressante et assez surprenante du cheminement de M. de Wolmar. Kneé distingue d'abord deux Wolmar, le médiateur politique, d'une part, mari de Julie et maître de Clarens, dont l'entreprise est apparemment une réussite, et le médiateur moral, d'autre part, amoureux de Julie et qui tente de la guérir de son illicite passion pour Saint-Preux, dont l'entreprise se solde par un échec. Il poursuit en montrant que l'échec de la guérison de Julie entraînera inévitablement l'échec de Clarens. Car le succès de Clarens repose sur l'intervention de Julie, qui est à l'origine de l'engagement tardif de Wolmar et qui a en outre la capacité de toucher les cœurs dans lesquels Wolmar sait lire. Or quand il s'agit de toucher Julie pour la transformer, Wolmar est impuissant : « quand Wolmar veut atteindre Julie elle-même (afin de la guérir), il lui manque cet influx du sentiment qu'elle lui apporte justement pour son œuvre politique » (p. 123). À travers l'ennui de Julie, la dimension passionnelle et sentimentale nécessaire à la vitalité, voire à la stabilité de Clarens, s'étiolé et meurt ; Rousseau avouerait par là l'échec de l'entreprise politique, d'une entreprise politique trop ordonnée.

Le titre de la quatrième partie du recueil, « Fictions épistolaires / Epistolary Passages », est aussi très peu représentatif de son contenu, et l'on a ici affaire à une grande hétérogénéité. L'article de Laurence Mall, « L'intérieur et l'extérieur : étude des lettres parisiennes dans *La Nouvelle Héloïse* » eût été mieux placé dans la section précédente, qui avait pour thème l'éthique. Santo L. Arico nous présente une analyse de l'art d'écrire de Rousseau dans *La Nouvelle Héloïse*, à partir de la grille proposée par Rollin dans un traité sur les différents styles rhétoriques. Quant à l'article « Diderot's "Éloge de Richardson" and Rousseau's *Julie ou La Nouvelle Héloïse* » d'Aubrey Rosenberg, il examine l'écrit de Diderot afin de montrer que son attaque était préméditée, que son

éloge de Richardson constitue essentiellement et délibérément une critique du roman de Rousseau. On trouve aussi dans cette section un texte assez intéressant de Teresa Sousa de Almedia, « La circulation des lettres dans le roman », dont l'approche est résolument déconstructiviste.

La cinquième et dernière section s'intitule « Modernité de *La Nouvelle Héloïse* / *La Nouvelle Héloïse today* ». Notre attention a surtout été retenue par l'article de Mira Morgenstern, « Rousseau for the twentieth century : New interpretation of the family ». La perspective adoptée par la commentatrice résulte de préoccupations indéniablement féministes, et les conclusions qu'elle tire de son intelligente et pertinente analyse rejoignent des points soulevés par un article ayant vivement suscité notre intérêt, celui de Roussel. Un bref rapprochement des deux textes nous permettra de souligner l'une des originalités de *La Nouvelle Héloïse*, et de montrer dans quelle mesure on peut envisager cette œuvre comme une contribution et un complément aux écrits politiques, comme une transition, moyennée par la fiction, des théories purement spéculatives vers la réalité concrète.

De même que Braun et Villaverde ont montré qu'on se laisse trop facilement aveugler par les brillantes sentences égalitaires de Rousseau, par ses passagers élans démocratiques, et que l'on néglige ce faisant de considérer le tout de l'écrit ou de l'œuvre où Rousseau apparaît bien moins égalitaire et démocrate, de même Morgenstern affirme que l'on néglige de lire entre les lignes des écrits du Citoyen de Genève, en s'arrêtant au dilemme apparent qui semble constituer à la fois le point de départ et le point d'arrivée de sa réflexion, à savoir qu'il faut choisir entre former un homme ou un citoyen. Selon Morgenstern, cette dichotomie et celle qui sépare hermétiquement la sphère privée de la sphère publique ne sont qu'apparentes. En réalité, selon les illustrations de Rousseau, les deux sphères s'interpénètrent ; elles sont unies au point que l'individu doit être personnellement épanoui afin de pouvoir devenir bon citoyen. Villaverde montre que l'égalité des droits n'est bonne, selon Rousseau, que pour une société construite *ex nihilo* (comme dans le *Contrat social*), et que quand Rousseau doit penser des sociétés existantes (la Pologne et la Corse, par exemple), il ne prise pas pareille égalité. De même selon Morgenstern, nous n'avons pas affaire, quand Rousseau met des personnages en situation, à une dichotomie entre la vie privée et la vie publique, entre la vie de l'individu et celle du citoyen, mais à deux zones perméables qui interagissent l'une sur l'autre.

L'importance de cette interaction, ou correspondance, du privé et du public, du moral et du politique, avait été soulignée par Roussel. Selon lui, « par sa description de Clarens, Rousseau écrit en somme son article *Économie domestique*, comme il avait écrit son article *Économie politique*. Or de l'un à l'autre de ces travaux, on ne saurait parler d'hétérogénéité. Clarens est le volet d'un dyptique. La vie des hommes est faite dans l'état social de l'accord des deux économies » (p. 71). Pour Roussel, *La Nouvelle Héloïse* qui à première vue nous écarte du réel et de la vie des hommes pour nous entraîner dans « le pays des chimères », se présente en fait comme un emblème de ce que cette vie devrait ou pourrait être. Nous l'avons mentionné, le poids politique de *La Nouvelle Héloïse* est d'importance pour le commentateur, notamment parce que c'est dans ce roman que Rousseau illustre la correspondance, qu'il ignore ou simplifie ailleurs, entre la famille et l'État, entre le privé et le public, entre le domestique et le politique. Le roman des belles-âmes est particulièrement propice à cette étude, parce qu'on y voit vivre et agir des femmes qui, si elles doivent d'après Rousseau demeurer absentes de la sphère publique, sont appelées à régir la sphère privée. Or cette dernière a, selon le roman (et selon les démonstrations de Morgenstern et de Roussel), une influence sensible sur la première. C'est donc sur le rôle indirect mais essentiel des femmes sur la sphère publique que Morgenstern et Roussel mettent l'accent.

Cette idée nous est apparue la plus intéressante car on a trop souvent négligé de voir que c'est dans sa *Julie* que Rousseau illustre sa thèse selon laquelle « les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes » (*Premier Discours*, p. 21). De là l'importance de veiller à l'éducation, à l'intégrité et au bonheur de ces dernières, si l'on veut obtenir une société harmonieuse et des hommes intègres et heureux. En effet, rappelons que malgré toute l'attention que l'on a accordée à son éducation, Émile se perd parce que Sophie n'a pas su résister aux tentations du monde ; et Clarens est un échec, malgré toute la clairvoyance de Wolmar, parce que Julie, « son souffle de vie », n'atteint pas au bonheur et se laisse mourir. Partant de ces issues malheureuses des romans de Rousseau, Morgenstern va jusqu'à affirmer qu'à travers ses deux oeuvres de fiction, soit *La Nouvelle Héloïse* et *Les Solitaires*, Rousseau admettrait implicitement l'erreur de son principe d'éducation des femmes (qui vise avant tout à les rendre entièrement soumises à l'autorité masculine, celle du père ou de l'époux). Selon elle, en illustrant la « perte » des deux soi-disant modèles féminins, Julie et Sophie, Rousseau révélerait la défectuosité de leur éducation, qui les

rend impropres à atteindre au bonheur. Or à travers la perte de ces femmes, on assiste à l'effondrement de l'univers des hommes qui dépendent d'elles.

Pour terminer disons que, à l'exception de quelques articles peu stimulants, ce recueil constitue une lecture intéressante pour qui se préoccupe de la portée philosophique de *La Nouvelle Héloïse*, plus particulièrement pour qui cherche à nourrir sa réflexion sur la position politique du promeneur solitaire.

Elaine LAROCHELLE  
Université de Paris IV

Monique DUMAIS, **Diversité des utilisations féministes du concept « expériences des femmes » en sciences religieuses.** Les documents de l'Institut Canadien de Recherches sur les Femmes, n° 32. Ottawa, 1993, 54 pages.

Après avoir rappelé les divers sens du mot « expérience », puis la double spécification de celui-ci comme « expérience chrétienne » et comme « expérience des femmes », et après avoir signalé quelques essais de catégorisation des tendances majeures de la théologie féministe, l'auteure nous propose sa propre typologie, axée sur « les aspects positifs », c'est-à-dire sur « ce qui est en train de se faire » plutôt que sur « ce qui est dénoncé, rejeté » (p. 5). Cela la conduit à décrire dix perspectives, regroupées en trois secteurs.

Du point de vue des orientations de base, c'est-à-dire du rapport à une tradition religieuse, l'auteure dénombre trois tendances. Nées dans une tradition et y restant attachées, les *aventureuses* dénoncent toutefois la défiguration androcentrique de cette tradition, et cherchent à y introduire « la force vitalisante de leurs expériences de femmes pour transformer la situation prévalente » (p. 6); principales représentantes : Kari Elisabeth Borresen et Rosemary Radford Ruether. Les *gynocentriques*, de leur côté, grâce au concept « expériences des femmes », valorisent le vécu de ces dernières, « ce qui les conduit à inventer parfois une nouvelle tradition » (p. 10); principale représentante : Mary Daly. Quant aux *enracinées*, si elles acceptent leur tradition religieuse originelle tout en critiquant ses aspects patriarcaux, « elles articulent leur démarche critique dans ce qui constitue éminemment leur terreau culturel national » (p. 15); principales représentantes : Hyun-Kyung Chung, Ivone Gebara et Ellen Leonard.